

Avant-propos

Le processus de sécularisation n'est pas un épisode passager. Plutôt une lame de fond, à l'œuvre depuis longtemps en Europe occidentale, même s'il rencontre encore des résistances, parfois marginales mais bien réelles. C'est le cas dans des domaines comme les sciences, la philosophie, l'éthique ou les questions qui touchent au sens de la vie. Dans ce deuxième volet de sa réflexion, Jean-Claude Brau pointe ces réticences persistantes qui n'empêchent pas les sociétés modernes et la plupart des individus d'aspirer à plus d'autonomie et de responsabilités et d'être fiers des acquis dans ces domaines.

Introduction

Dans la culture occidentale, et plus particulièrement en Europe, un long et profond processus de sécularisation est à l'œuvre depuis longtemps : les diverses sphères d'activité humaine acquièrent leur totale autonomie vis-à-vis d'une autorité religieuse pourtant longtemps restée incontestée. Dans un premier volet de cette analyse, les évolutions concernant l'économie, la politique et le droit ainsi que l'art ont été décrites : dans ces domaines, l'autonomisation semble acquise et aboutie. C'est moins évident en ce qui concerne par exemple les sciences, la philosophie, l'éthique ou les questions touchant au sens de la vie. Quelles sont les résistances ou les réticences qui subsistent ? De qui sont-elles le fait et comment peut-on les comprendre ? C'est ce que s'attache à montrer ce deuxième volet de la réflexion.

Les sciences

Dans l'Antiquité et au Moyen Âge

Les champs scientifiques sont nombreux et le regard développé ici se limite à deux domaines, à titre d'exemples : l'astronomie et la médecine.

À propos de l'univers, la conception commune dans l'Antiquité suit l'observation quotidienne de chacun : les apparences sont évidentes, le soleil se « lève » le matin et se « couche » le soir. La Bible ne raconte-t-elle pas (Josué, 10,12-15) que Josué a arrêté la course du soleil et la lune, « jusqu'à ce que la nation se fut vengée de ses ennemis » ? Cette « connaissance » basée sur une observation non critique est donc confortée par la Parole de Dieu : la terre, espace des humains venus de Dieu comme sommet de sa création le sixième jour (Genèse 1,26) est logiquement au centre du monde. Et l'agencement de ce monde est dû à Dieu lui-même. Malheur à ceux qui remettront en cause cette évidence sacrée !

La médecine est à la même époque un art qui n'a rien à voir avec le développement contemporain de la science médicale. Selon l'évangile de Marc, la femme souffrant d'hémorragies et guérie par Jésus avait dépensé tous ses biens pour des soins médicaux qui n'avaient fait qu'aggraver sa souffrance (Marc 5,25-26). À l'époque, il valait mieux éviter ces praticiens et s'en remettre à la charité exercée dans les hospices gérés par des congrégations ou associations religieuses. Celles-ci accueillaient les pèlerins et les pauvres ainsi que les malades, souvent démunis. Elles les logeaient et les nourrissaient, leur garantissant un minimum de sécurité. Elles priaient pour eux et assuraient très peu de soins... ce qui était préférable pour leur santé. La seule espérance de guérison venait des reliques : parties du corps, du vêtement ou étoffes ayant touché le corps d'un défunt considéré comme saint. Inutile d'ajouter que le commerce des reliques allait bon train et que la créativité le soutenait.

La ville de Cologne ne doit-elle pas une part de sa prospérité aux reliques des Rois mages acquises au Moyen Âge ?

Des changements

Les évolutions viendront de l'importance accordée à l'observation précise, libérée des évidences du passé, et des expérimentations. En astronomie, un chanoine polonais, Copernic, découvre que la terre et les autres planètes combinent deux mouvements : elles tournent sur elles-mêmes et tournent autour du soleil. Une vraie révolution « copernicienne » qui ébranle les évidences les mieux partagées. Mais la Pologne est éloignée de Rome et Copernic meurt en 1543, peu de temps après avoir mis ses découvertes par écrit. Il n'a donc pas le temps d'être inquiété.

Tout autre est le cas de Giordano Bruno qui défend des thèses semblables : il est brûlé à Rome en 1600. Galilée, fort de ses observations et de sa théorisation, ose aussi affronter les thèses officielles de l'Église. Il reprend l'affirmation : « *La Bible ne nous dit pas comment va le ciel. Elle nous dit comment on va au ciel.* » Il introduit ainsi une distinction de base entre la science, quel que soit son niveau de développement, et la foi. Les deux ne sont pas en contradiction, elles se meuvent dans des registres différents. Objet de deux procès, Galilée sauve sa vie en abjurant et il terminera en résidence surveillée (mort en 1642). La légende veut qu'après son procès, il aurait soupiré : « *Eppur si muove (et pourtant elle tourne)* ».

La question posée par ces scientifiques est lourde de conséquences et oblige à une réflexion radicale sur la vérité : la Bible s'est-elle trompée ? En l'enseignant, l'Église nous a-t-elle trompés ? Il restera longtemps difficile de distinguer le champ de réflexion de la science et d'accepter son autonomie. Au 19^e siècle, les théories de l'évolution envisagent que les humains descendent des primates. C'est progressivement qu'ils sont apparus, forcément descendants de plusieurs couples. Qu'en est-il alors des récits de création, d'Adam et Ève, couple des origines, et du péché « originel » ? Les mêmes distinctions et la même réflexion sur la vérité s'imposent ici encore.

La connaissance du corps humain progresse par les scientifiques et les artistes. Comment soigner un malade, comment bien peindre un corps humain sans une observation fine ? C'est à partir de l'étude approfondie de cadavres que l'on peut découvrir la musculature et l'ossature d'un corps humain. Mais l'Église interdit ce genre d'observation. C'est donc dans la clandestinité que des artistes, comme Léonard de Vinci (1452-1519) ou Michel-Ange (1475-1564), observent l'anatomie humaine et s'en inspirent dans leurs œuvres. Le premier, génie à la curiosité universelle, étudie déjà les mécanismes de la vie. Dans le domaine scientifique, Vésale (1514-1564), le premier grand anatomiste, fait progresser la science en prenant les mêmes risques : il pratique systématiquement la dissection du corps humain et renverse ainsi les opinions antiques encore en vigueur.

À l'époque moderne

Le 19^e siècle voit naître les sciences, au sens donné actuellement à ce mot. Darwin (1809-1882) lance la théorie de l'évolution en publiant *L'Origine des espèces* (1859). Le désarroi est grand dans les milieux d'Église. Les autres sciences alimentent la même remise en question. La sociologie met en évidence la logique des phénomènes sociaux. L'Église serait-elle soumise aux mêmes lois que toute institution ? L'histoire se construit comme science critique : qu'en est-il de l'histoire du peuple élu telle que la Bible la raconte ? La psychologie et surtout la psychanalyse avancent une lecture de la personne humaine qui remet en cause des certitudes : qu'en est-il de la responsabilité, de la culpabilité (et de la damnation !) si l'inconscient explique bien des réactions et des comportements ?

L'opinion publique des sociétés occidentales accepte désormais sereinement les sciences et leurs résultats. Elle le fait souvent d'une façon critique, au vu des dégâts d'un certain type d'économie ou de médecine et des risques encourus notamment par l'environnement. Mais des acquis apparemment évidents sont parfois remis en question. Le créationnisme a refait

surface, y compris dans des formes plus raffinées, comme le « Dessein intelligent »¹. Même si nous sommes loin des débats du 19^e siècle, une partie – minoritaire ? – de l'opinion publique et des autorités de l'Église reste réticente devant les évolutions de la science.

Au sujet des sciences, la distinction ne peut donc pas être affirmée de manière aussi évidente que celle qu'on constate entre religion et économie. Certains dégâts dont les sciences sont responsables seront abordés dans une prochaine analyse. Ces dégâts nourrissent des scepticismes qui sont à la base de nostalgies et de retours en arrière. Il reste pourtant que, tant dans les milieux scientifiques que religieux, prévaut une conviction semblable à celle de l'opinion publique : il n'est pas imaginable d'en revenir à un monde où la science dépendrait des autorités religieuses.

La philosophie

Au Moyen Âge

Dans l'Europe de la chrétienté, la philosophie, la réflexion rationnelle, a connu ses heures de gloire et ses grands maîtres. Mais elle n'est pas considérée comme une réflexion autonome, elle est dépendante de la réflexion sur la foi chrétienne à partir de la révélation : la théologie. Il n'est pas question que la philosophie développe une vision de l'univers ou de l'homme, de la nature ou de Dieu lui-même, qui ne serait pas compatible avec la façon dont est perçue la révélation chrétienne. Une expression résume les positions, dans la langue des clercs de l'époque : *philosophia, ancilla theologiae (la philosophie est au service de la théologie)*.

Une branche de la philosophie, l'épistémologie, définit ce qu'est un raisonnement valable, ce qui permet à la pensée d'aboutir à des conclusions correctes. Dans la culture médiévale prévaut l'argument d'autorité. La réflexion se mène en faisant appel aux « autorités » intellectuelles : la Bible, bien sûr, mais aussi les premiers penseurs chrétiens, marqués par la culture grecque, puis latine, appelés les « Pères de l'Église ». Les grands théologiens, au-dessus desquels trône saint Thomas d'Aquin (1225-1274) sont aussi sollicités comme arguments de poids.

La pensée médiévale ne se découpe pas en sous-secteurs autonomes. Elle prétend fournir une synthèse où tout se tient, un savoir universel. Il n'est donc pas question de permettre des réserves sur un point ou l'autre. Refuser la conception du monde communément admise, c'est mettre en doute le savoir des Anciens et risquer de ne pas suivre les positions de l'Église. Bien après le Moyen Âge, c'est cette logique qui amènera à la condamnation de Galilée : en s'éloignant des conceptions les mieux assurées à propos des astres, il ne pouvait qu'être un hérétique et mériter le bûcher.

Des changements

Déjà le Moyen Âge a commencé à développer une autre approche de la connaissance. Sans remettre en cause l'autorité des Anciens, des penseurs font confiance à la raison humaine, y compris indépendamment de la révélation chrétienne et de l'appui des autorités du passé. La rigueur du raisonnement permet d'atteindre la vérité. C'est ainsi que Saint Thomas lui-même, entre autres, développe des « preuves » de l'existence de Dieu, sans recourir à la Bible, mais en s'appuyant uniquement sur la raison. Par exemple, il « prouve » que le mouvement dans le monde doit avoir été provoqué par une « chiquenaude » de départ. Qui peut l'avoir donnée, sinon celui que nous appelons Dieu ?

Comme le montrait déjà l'exemple de Galilée, la réflexion rationnelle s'affranchit de références externes. La science procède par observation et expérimentation. La philosophie aussi se donne des règles de raisonnement pour construire le savoir. Elle n'est plus « hétéronome », elle ne puise plus sa légitimité en-dehors d'elle. La raison humaine s'appuie sur la raison elle-même.

¹ Voir Vanessa DELLA PIANA, *Darwinismes et créationnisme. Partie 1 : quand la Bible devient un traité scientifique...*, Analyse 8, Namur, Cefoc, novembre 2010.

Dans le domaine philosophique comme dans d'autres, la Renaissance va placer l'homme au centre de la réflexion. Erasme (1469-1536) partage avec Luther (1483-1546) la volonté de penser d'une façon autonome à l'égard de la hiérarchie de l'Église, même s'il ne suivra pas le Réformateur dans son pessimisme et sa rupture avec Rome.

Aujourd'hui

L'autonomie de la raison humaine n'est plus en discussion ni parmi les scientifiques ni parmi les philosophes. La situation a été comparée à l'âge adulte d'un individu². C'est à partir de ses propres ressources que se construit la pensée humaine.

Ce choix n'exclut pas l'erreur, toujours possible. La raison peut se fourvoyer gravement : au 20^e siècle, ce ne sont pas seulement les politiques ou les militaires qui ont pratiqué le totalitarisme. Des penseurs, parmi les plus brillants, ont aussi justifié le nazisme ou d'autres formes de barbarie. Mais la raison a aussi une capacité de se corriger elle-même, de revenir sur ses erreurs, de les reconnaître et de changer de cap.

Cette autonomie de la raison humaine pose parfois problème aux autorités religieuses. Les erreurs, réelles, sont plus d'une fois l'occasion de mettre en cause l'autonomie de la pensée, de réaffirmer la référence religieuse comme si, sans risque d'erreur, elle était une balise indispensable et infaillible.

Si nous comparons le domaine de la philosophie aux précédents, il va de soi pour les philosophes que leur savoir est autonome de la religion. Il doit même rendre à celle-ci le service d'aborder de façon critique ses présupposés, son langage, ses évidences. On peut parler dans ce domaine d'une autonomie sereine. C'est quand apparaissent des erreurs ou les limites de la raison, et les résultats éventuellement catastrophiques de ces dérives, que certains milieux sont portés à en appeler à une instance supérieure, au lieu de faire confiance à la capacité autocorrectrice de la philosophie. Autonomie reconnue donc, mais débattue à la marge.

L'éthique

Au Moyen Âge

Sans revenir à l'Antiquité, on peut rappeler qu'au plus profond de la mémoire collective, un lien très fort relie l'éthique et la foi. À propos d'un vaurien, ne dit-on pas qu'il est « sans foi ni loi », suggérant ainsi que ne pas croire en Dieu rend suspect et risque de mener à l'inconduite ? Un propos traverse d'ailleurs les siècles : un curé ne vaut-il pas mieux que cent gendarmes ?

Dans leur conscience d'eux-mêmes, des chrétiens ont longtemps considéré comme moins fiables ceux qui ne partageaient pas leur foi au point de ne reconnaître qu'avec difficulté leurs égales dignité, moralité et fiabilité. Pour ces milieux, éthique et foi chrétienne, même catholique chez nous, ont partie liée, la première dépendant de la seconde.

Changements

Les sagesses populaires se sont toujours transmises selon des canaux informels. Dans bien des cultures, les proverbes résument les expériences passées. En Afrique noire, au Maghreb, en Europe aussi, se transmettent ainsi des savoirs très pratiques, une sorte de sagesse et de morale « populaires » qui ont leur autonomie par rapport aux grandes références, religieuses ou autres. Et qui représentent, en quelque sorte, des espaces de liberté à la lisière.

De leur côté, des princes ont toujours défié les autorités religieuses et défini leurs comportements à leur guise. L'histoire d'Henri VIII d'Angleterre et de ses mariages successifs,

² Voir notamment Auguste COMTE (1798-1857) fondateur du Positivisme et auteur de la célèbre *Loi des trois états* selon laquelle l'humanité serait passée successivement par *l'âge théologique* (enfance), *l'âge métaphysique* (adolescence de la pensée) et *l'âge positif* (état adulte de l'intelligence).

contre les interdictions du pape, est un des exemples fameux de cette liberté face aux autorités religieuses.

Au plan des principes, un filon éthique s'est transmis aussi en parallèle, de façon autonome. Parmi les diverses religions et cultures, le philosophe allemand Emmanuel Kant (1724-1804) affirme la Règle d'or dans ses propres mots : « *Agis de telle sorte que tu traites l'humanité aussi bien dans ta personne que dans la personne de tout autre toujours en même temps comme une fin et jamais simplement comme un moyen.* » Cette Règle d'or traverse toutes les religions, sagesses et philosophies.

Aujourd'hui

Ce que déjà la tradition chrétienne médiévale reconnaissait est aujourd'hui plus encore largement admis : c'est d'abord devant sa conscience que chacun est responsable. Bien sûr, la conscience doit être « éclairée », mais cela ne signifie pas que sa responsabilité puisse être sous-traitée, soumise à une autre volonté ou instance de décision. Par exemple, l'obéissance n'exonère pas de sa propre responsabilité. Sur base de ce principe, des responsables nazis ont été condamnés sans appel au tribunal de Nuremberg après la Seconde Guerre mondiale.

Dans les domaines décrits dans la première partie de cette réflexion, l'autonomie de l'éthique est largement admise : en économie ou en politique, chacun doit assumer ses choix et sa ligne de conduite, en référence à ses propres valeurs et au bien commun.

Il reste qu'aux yeux de la hiérarchie de l'Église catholique, ce qui concerne la vie, notamment l'éthique sexuelle, relève largement de son autorité, et cela de deux manières. Pour les membres de l'Église, la hiérarchie prétend définir le permis et le défendu. Les interdictions sont nombreuses, sur base des traditions chrétiennes. Et plus largement, pour l'ensemble de la société, les responsables de l'Église se réfèrent à leur interprétation de la « Loi naturelle ». Selon eux, leur discours est une interprétation authentique de cette Loi qui s'impose à tout humain. On ne peut pas dire que cette position fasse consensus. Les désaccords apparaissent particulièrement lorsqu'un État en vient à modifier sa loi sur des questions délicates comme le divorce, l'avortement ou l'euthanasie.

La réponse à notre question de départ exige ici plus de nuances que dans les champs évoqués plus haut. La reconnaissance de la responsabilité de chacun devant sa propre conscience est une base solide pour asseoir l'autonomie des personnes. Elle est largement acquise. Mais dans le domaine assez diversifié qui concerne la vie, entre bioéthique, euthanasie et autres questions chaudes, il ne manque pas de voix pour vouloir superposer les normes d'une autorité supérieure à la responsabilité individuelle, voire de soumettre la responsabilité individuelle aux normes d'une autorité supérieure.

Le sens de la vie

Autrefois

Dès l'Antiquité, la religion est reconnue comme ciment de la société³. Dans l'empire romain, les cérémonies de la religion romaine sont imposées à tous. L'offrande de sacrifices aux dieux est un geste civique plus que l'expression d'une conviction. Les chrétiens qui refusent de se soumettre à ce devoir sont persécutés et éventuellement exécutés, notamment les soldats desquels est exigée une loyauté totale à l'égard de l'empereur. C'est le cas jusqu'à l'époque de Constantin au 4^e siècle.

Les divinités sont considérées comme les garants de l'ordre social et cosmique, de la morale aussi. Le même rôle est attribué au Dieu chrétien. Tout contestataire social est en même temps un hérétique. Il encourt la répression convergente de la part de l'État et de l'Église. Les

³ Voir *L'Église au milieu du village ? Un long processus de sécularisation (I) L'économie, la politique, le droit et l'art*, Analyse 12, Namur, Cefoc, décembre 2011, pp.4-5.

Ariens⁴, hérétiques de l'Antiquité, sont combattus par l'empereur. Les Cathares⁵ se dressent au Moyen Âge contre les dogmes chrétiens et le roi de Paris. Les paysans qui se révoltent au 16^e siècle contre les princes allemands se revendiquent des exigences de justice que met en valeur l'enseignement de Luther, mais celui-ci les lâche au profit du soutien des princes dont il a besoin.

Outre la vie sociale, la vie de travail a un sens religieux. Longtemps, le travail, pénible pour le peuple, est considéré comme la conséquence du péché originel, suite auquel Dieu dit à l'homme : « *Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front* » (Genèse, 3,19). Plus tard, au 19^e siècle, au moment de l'industrialisation, le travail change radicalement de sens. À côté de l'interprétation libérale (Adam Smith) ou marxiste, l'Église donne un sens religieux qui légitime tout travail, en particulier le travail industriel en pleine croissance. Sans supprimer la conception traditionnelle du travail comme peine, c'est une motivation plus positive qui est mise en avant : le travail est une coopération avec l'œuvre du Créateur.

Plus globalement, la vie humaine est tout entière orientée vers sa fin : l'espérance du paradis. Dans certaines régions, les anciens se souviennent de la formule complète des vœux de Nouvel An : « *Bonne année, bonne santé et le paradis à la fin de vos jours !* » Dans toute l'histoire de la chrétienté, la peur de l'enfer a guidé les conduites, inspiré les prédicateurs et effrayé les pécheurs, c'est-à-dire tout le monde⁶. Le Jugement dernier figure à l'entrée de bien des églises et cathédrales gothiques, sur de nombreuses peintures et fresques, comme celle de Michel-Ange dans la Chapelle Sixtine. Les représentations sont le plus souvent effrayantes : les âmes sont pesées et trouvées légères, les élus ne forment qu'une petite minorité, les supplices infligés par les démons aux damnés sont effrayants. C'est bien la perspective des « fins dernières » qui doit guider les conduites durant toute la vie.

Changements

Quand la culture des temps modernes place, dès la Renaissance, l'homme au milieu des centres d'intérêt, les activités humaines prennent du fait même un sens en elles-mêmes. Si l'homme est une fin et non un moyen, comme l'affirmera plus tard le philosophe Emmanuel Kant cité plus haut, la finalité du travail, de la culture, des connaissances, c'est l'homme lui-même.

Aujourd'hui

On peut reprendre les mêmes exemples que ceux qui viennent d'être cités. Le travail peut être pris comme un but en soi ou tirer son sens de ce qu'il apporte aux humains. Pourquoi sculpter une pièce de bois, sinon pour produire un bel objet ? Pourquoi enseigner, sinon pour éduquer et transmettre un savoir, des valeurs, une façon de vivre ? Pourquoi soigner un malade, si ce n'est pour restaurer sa santé ou lui assurer un confort ? Un des critères auxquels est désormais soumis le travail : est-il source de plaisir pour celui qui le réalise ? À côté du sens du travail en lui-même, ce dernier vaut par ce qu'il rend possible : le développement des capacités et, si c'est un travail rémunéré, un emploi, la consommation à laquelle il donne accès, la carrière qu'il permet ou la reconnaissance sociale qu'il procure.

Des formes de vie sont des non-sens, parce qu'elles nient l'humanité de ceux qui y sont impliqués. À partir d'Auschwitz s'est posée la question : peut-on encore croire en Dieu après un tel drame ?⁷ Où était-Il durant les souffrances de ces millions de victimes ? Une question semblable peut se poser après Hiroshima, après les goulags, après les génocides juifs,

⁴ Partisans d'Arius (4^e siècle), ils nient la divinité du Christ et refusent par là même le dogme de la Trinité.

⁵ Littéralement : les purs. Ils considèrent que le monde vient de deux principes, celui du bien et celui du mal. Se marier, c'est participer à l'œuvre du principe du mal. Ils sont surtout répandus dans le Sud de la France et l'Italie aux 12^e et 13^e siècles. Durement persécutés, ils disparaissent au 14^e siècle.

⁶ Voir à ce sujet les nombreux travaux de l'historien français Jean DELUMEAU.

⁷ Voir H. JONAS, *Le Concept de Dieu après Auschwitz. Une voix juive*, trad. de l'allemand par Ph. Ivernel, Paris, Rivages poche/Petite bibliothèque, 1994 (éd. allemande 1984).

arménien, rwandais... Le sens se mesure à ce que devient l'homme dans le travail, le drame, la réussite, etc.

Plus généralement, la question est posée dans certains milieux chrétiens : peut-on être un « humain », au sens plénier du terme, sans croire en Dieu ? Tous les chrétiens ne donnent pas la même réponse. Pour ceux qui ne sont pas chrétiens, il serait plus surprenant qu'ils dénie leur propre humanité.

Conclusion

Le processus de sécularisation à l'œuvre en Occident et plus particulièrement en Europe a permis l'autonomisation progressive de tous les domaines de l'activité humaine. Il s'est parfois réalisé de façon sereine, mais plus souvent dans de très durs conflits. Dans des sphères comme celles des sciences, de la philosophie, de l'éthique ou dans les questions qui touchent au sens de la vie, ce volet de l'analyse a montré que la sécularisation n'est pas universellement acquise. Elle est en route, mais rencontre des résistances réelles.

Le processus n'a pas non plus avancé d'un même pas au fil de l'histoire. Il n'a pas atteint le même stade ni partout ni en chacun. Il n'inclut pas la disparition du religieux – une autre analyse y reviendra – mais il a progressivement enlevé à la référence religieuse le rôle central qu'elle détenait dans la vie politique, économique, juridique, artistique, scientifique, etc. On peut affirmer qu'une réelle autonomie s'est progressivement construite.

On pourrait dire, en d'autres mots, qu'une désacralisation est à l'œuvre. La nature n'est plus le lieu des elfes, des djinns, des puissances maléfiques ou bénéfiques. Les sommets des montagnes ou les profondeurs des mers ne constituent plus l'habitat des dieux. La vie, la fécondité, la santé relèvent des pratiques des humains. Bien sûr, la vie a un commencement et elle arrive un jour à son terme. Mais elle ne survient pas selon les caprices de la déesse de la fécondité et n'est pas enlevée par l'acte de rétorsion d'une force maligne. Dans la société, l'autorité qui est exercée et reconnue ne l'est pas parce qu'elle viendrait d'en haut. Elle est admise parce qu'à la fois elle est compétente et qu'elle émane d'un processus reconnu, démocratique le plus souvent ou parfois autre. Elle vaut par les services qu'elle rend, par sa pertinence ou toute autre qualité. Elle connaîtra aussi une fin, prévue ou imposée. L'histoire des sociétés non plus n'est pas la résultante de forces obscures. Les sciences humaines (histoire, mais aussi sociologie, archéologie, etc.) mettent à jour progressivement les « lois » qui régissent les sociétés. La conscience morale elle-même est sécularisée. Elle est mise au défi de s'informer et de décider, de construire sa cohérence et de hiérarchiser ses valeurs. Elle est responsable des comportements qu'elle inspire.

Faut-il se réjouir de cette évolution ? La réponse ne peut être trop rapide. Elle suppose d'abord de vérifier que l'explication présentée correspond à la réalité, qui est d'ailleurs toujours plus complexe et nuancée que les présentations forcément schématiques.

Elle demande aussi une autre vérification : que deviennent les hommes et les femmes renvoyés à leur autonomie et leur responsabilité ? Sont-ils perdus, sans les repères d'une autorité religieuse ou divine qui décide pour eux et leur donne un sens ? Sont-ils à la merci de leurs « démons » ou d'autres maîtres, comme le néolibéralisme qui, tel un colosse, écrase toute velléité d'alternative ? Sont-ils la proie de tous les replis religieux, sectaires, fondamentalistes, intégristes, où ils s'empresseraient d'aller rendre le cadeau empoisonné de leur liberté ? Ou, au contraire, la sécularisation est-elle une dynamique qui permet à chacun de conquérir son autonomie et d'être relié aux autres dans une société qui se prend en charge en définissant ses objectifs, ses solidarités et ses fonctionnements ?

Il restera, dans une analyse suivante, à formuler le résultat de ces évolutions et à caractériser ce qu'elles ont produit : la société et l'individu « modernes ».

Jean-Claude Brau,
formateur permanent au Cefoc

Pour aller plus loin

Rémi BRAGUE, *Europe, la voie romaine*, Paris, Folio essais, 1999.

Jean-Paul WILLAUME, *Europe et religions. Les enjeux du XX^e siècle*, Paris, Fayard, 2004.

Pour réfléchir et travailler ce texte en groupe

1. *Regard sur l'expérience*

Dans l'expérience de chacun, dans la vie des collectivités, la balance entre autonomie et référence à une autorité extérieure, en particulier religieuse, est différente et peut varier au cours du temps.

- a. Pouvez-vous nommer des domaines de la vie personnelle et sociale qui semblent, selon vous, devoir être vécus de manière totalement autonome ? Et d'autres domaines qui gagneraient à être (en)cadrés par une autorité ?
- b. Pouvez-vous pointer autour de vous des points de vue divergents du vôtre à ce sujet ?

2. *Lecture du texte*

3. *Réactions*

- a. Quels sont les éléments qui vous frappent dans ce texte ?
- b. En quoi la relecture historique du processus de sécularisation éclaire-t-elle, par exemple, les débats sensibles autour de l'avortement et de l'euthanasie ?
- c. Que pourrez-vous retenir de ce travail pour votre réflexion personnelle ?